

PLAN

Municipios vecinos, hermanos enemigos
Esbozo de dos desarrollos diferentes: Tuxpan y Alamo
(Veracruz)

Jean-Yves MARCHAL
ORSTOM-EL COLEGIO DE MEXICO
Février 1992

Résumé

Des lieux et des gens

- Premières images
- Frères dans le jardin d'Eden?
- Mon bel oranger
- Fruit, jus et compétences locales
- Nous autres, ganaderos
- Indices

(25 306 c)

Deux cas d'espèce

- Intérieur délaissé, ancrage sur côte
- Pays neuf contre port pétrolier
- Fractionnement et choix
- Des lieux bien typés
- Deux types d'ejidos?
- Villes-miroirs

(24 385 c)

Entre Compétitivité et complémentarité

- Développement séparé
- L'Etat-Aménageur
- L'union transverse
- Lièvre qui court et chat qui dort

(13 308 c)

BIBLIOGRAPHIE

(1 726 c)

2 pages de figures

(5 600 c)

Total (70 325 c)

*Version en
français*

*(il y a des fautes
non corrigées)
mais par 98%
le texte est
valable)*

J. Y. Marchal

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 37596

Cote : B

MUNICIPIOS VECINOS, HERMANOS ENEMIGOS
Esbozo de dos desarrollos diferentes: Tuxpan y Alamo
(Veracruz)

Jean-Yves MARCHAL, ORSTOM-EL COLEGIO DE MEXICO
en association avec Marielle PEPIN LEHALLEUR (CNRS)

Resumen

Les options économiques intéressant le Golfe du Mexique, dessinent des réseaux de décisions, de flux monétaires et de mouvements de personnes, qui se superposent à la marquetterie des entités administratives et des territoires agricoles. Ces forces extérieures, tendues sur plusieurs épaisseurs: régionale, nationale et internationale, s'infiltrent, localement, de manières différentes.

L'article tente d'appréhender cette rencontre entre les lignes de force économiques et les initiatives locales, à propos de deux municipes voisins du Nord-Veracruz.

Ils s'appellent Tuxpan et Alamo, n'ont pas suivi les mêmes rythmes de développement, ni fait les mêmes choix économiques. Pour rendre compte de ce jeu, nous exploitons les notes d'enquêtes étalées de la fin 1990 à l'été 1991: entretiens provoqués, rencontres de hasard et reconnaissance des deux municipes, cartes en mains. L'analyse est proposée sous la forme d'un diptyque afin de pouvoir mieux juger des initiatives locales qui ont abouti au façonnement de deux micro-mondes séparés.

Nous souhaiterions ainsi apporter quelques premières réponses à la problématique posée dans un programme de recherche commun.

Des lieux et des gens

Nous sommes dans la partie aval de la «cuenca» du rio Tuxpan, en Huasteca veracruzana, entre les premiers contreforts de la Sierra Oriental et la mer. Là, on compte une quinzaine de municipes, parmi lesquels les deux choisis. Ces derniers, disposés côte à côte, sont traversés par le rio, navigable sur une cinquantaine de kilomètres depuis la barra, pour les barques à faible tirant d'eau; sur une dizaine, pour les navires de haute mer.

Chacune des deux entités rassemble sa centaine de milliers d'habitants: Tuxpan, 117 252 et Alamo, 101 496 (1990), répartie sur des superficies à peu près comparables (Tuxpan: 1 062 km² et Alamo: 1 140). Ces grosses

unités administratives s'inscrivent dans une campagne riche, qui tranche avec l'économie d'infra-subsistance de la Sierra Oriental toute proche.

Premières images

On est en plaine, dans un milieu longtemps voué à l'élevage extensif, bouleversé par l'extraction pétrolière de la «Faja del Oro» en début de siècle et reconverti en un secteur d'arboriculture et d'élevage intensif, deux activités ouvertes sur le marché national et celui de l'exportation. Parmi les 11 000 familles d'ejidatarios réparties dans les deux municipales, peu d'entre elles produisent des grains de base. Elles se distinguent, au contraire, par de fortes productions citricoles et un élevage de qualité, dont les revenus sont enviés par les «petits propriétaires». C'est un «pays» prospère couvert de vergers et de pâturages. En sous-sol, coule le pétrole.

Par rapport aux grandes moyennes nationales, et si l'on admet que 10 à 15% des exploitants ruraux mexicains se rassemblent dans une catégorie d'«agriculteurs-entrepreneurs» disposant de capitaux, gageons qu'une bonne partie des exploitations rencontrées le long du rio Tuxpan, ejidales ou non, produisant citriques ou viande bovine, soit à ranger dans cette catégorie. Le reste pourrait appartenir à ces «agriculteurs en transition», intégrés dans le processus de haute production avec le soutien bancaire (Schejtman, 1982). On aurait donc affaire à des professionnels de l'agriculture ayant un futur économique assuré (Pepin Lehalleur, 1989). Sur ce tissu rural, viennent se croiser plusieurs axes de circulation routière et se positionner des pôles urbains, qui sont, dans les enjeux d'un monde d'échange, autant d'éléments économiques favorables venant s'ajouter à la stricte production agricole. Les ruraux disposent de services à portée de main. Une ville moyenne se distingue (Tuxpan) ainsi qu'une bourgade qui prend de l'assurance (Alamo); toutes deux génèrent des liens avec d'autres places marchandes.

Placés dans le champ des forces du Golfe, les unes branchées sur les USA, les autres sur les villes mexicaines, et recevant de l'Etat (de Mexico comme de la capitale du Veracruz) une aide diversifiée, en équipement industriel lourd et portuaire, ainsi qu'en petites agro-industries, les municipales de Tuxpan et d'Alamo sont représentatifs des relations entretenues entre le niveau local et les décisions prises en haut-lieu. Infiniment variées, ces relations ont fini par marquer l'espace de leur sceau. Selon une spécialisation des activités, deux taches distinctes

3

apparaissent le long du rio Tuxpan. Le dosage entre citriques et pâturages fait la couleur de la tache: l'une est plutôt verte de ses pâturages (Tuxpan); l'autre orange de ses citriques (Alamo).

Frères dans le jardin d'Eden?

Quelques précisions sur les «cabaceras». Tuxpan s'appelle, depuis 1955, «Tuxpan de Rodriguez Cano» en l'honneur d'un de ses enfants ayant défendu la ville contre les Libéraux (1839). Pour sa part, Alamo continue à être nommée «Alamo-Temapache» parce qu'en 1927, des cavaliers se sont emparés des archives municipales de Temapache, au village du même nom (vieux centre huasteco) pour les transférer à Alamo, qui n'était alors qu'un campement pétrolier. Une querelle interne au municipe, ayant tout de même des résonances politiques nationales (anticléricalisme de l'époque), qui ne fut apaisée qu'en 1929, par décret présidentiel garantissant Alamo dans son titre de nouvelle «cabecera», du fait que cette localité grandissait sous l'influence de l'activité pétrolière, alors que Temapache continuait à végéter sur sa colline, à quinze kilomètres de là.

Ces informations bruissent d'indices quant à la qualité des lieux. D'un côté une vieille localité (Tuxpan); de l'autre, une terre neutre, dont le pôle administratif ne se cristallise que sous l'effet d'un développement récent.

La ville de Tuxpan est éloignée de 12 km de l'estuaire, sur les premières petites bosses heurtant un terrain jusqu'alors plat depuis la côte. Elle subit de plein fouet les vents de «norte». Alamo est située à quelques trente kilomètres plus en arrière; à l'intérieur d'une cuvette cernée de basses collines. Tuxpan vit sous influence maritime tandis qu'Alamo est pleinement terrienne. D'un côté, la brise de mer; de l'autre, la moiteur des «tierras calientes».

Mais, parce que situés tous deux dans la même cuenca hydrologique, les municipes présentent des faciès de paysage sensiblement voisins: un dédale de collines entre plaines et terrasses alluviales. Ils s'étendent sur des sols quasi-identiques, très favorables à l'agriculture. La terre est riche en matière organique, épaisse, argilo-sableuse, de belle texture, surtout sur les «vegas». À l'ouest, des chicots volcaniques pointent en buttes avancées d'une montagne qui ferme l'horizon.

Si l'intérieur des terres est couvert de vergers à perte de vue, le paysage côtier est, lui, composé de prairies ponctuées d'arbres à la frondaison généreuse, offrant l'ombre au bétail. Tableaux paisibles.

Cette partie de la Husteca est réputée riche par ses pastos et ses cultures favorisées par 24 degrés de température et 1 600 mm de pluie de moyennes annuelles. Un paradis toutefois grevé, épisodiquement, de courtes gelées et, régulièrement, d'inondations liées aux ouragans d'automne. Le fleuve déborde, submerge les terrasses alluviales et provoque des dégâts dans les localités riveraines: Alamo, Tuxpan et autres villages. Les habitants s'y sont habitués: 1929, 1930, 1933, 1941, 1944, 1955, 1974, 1980, 1990 et 1991, malgré les digues levées en aval dès les années 1920 et en amont, dans la décennie 1970. Une année sur trois, le rio déborde avec plus ou moins de force.

Cependant, l'ouragan passé, les conditions naturelles sont favorables à cette contrée. Une sécheresse vient-elle roussir la frondaison des orangers, que les fruits récoltés s'avèrent plus sucrés et donc mieux prisés à la consommation. Les éleveurs parlent du «ciel», c'est-à-dire de cette humidité alliée à la chaleur qui fait de bons herbages et garantissent l'engraissement rapide du bétail.

*

Abandonnons images et paysages pour donner la parole aux acteurs locaux, qui façonnent les municipes. Pour expliquer la production citricole, rassemblons les propos recueillis au cours de plusieurs entretiens. Et pour l'élevage, comment mieux faire que d'écouter les intéressés?

Progressivement, nous allons voir se consolider la spécificité des lieux avec, en plus, deux regards différents. Les ejidatarios-citriculteurs d'Alamo «pensent» municipe et s'ancrent au territoire alors qu'ils n'étaient, il y a peu de temps encore que des «pionniers»; ce qui ne les empêche pas de parler commerce et «valeur ajoutée». Quant aux éleveurs, majoritairement «petits propriétaires», ils parlent davantage de «leur» région, un ensemble de municipes où ils prétendent détenir des «points d'appui», tout en avouant ne pas trop savoir comment «entrer en modernité». A les écouter, Tuxpan ne serait qu'un des domaines de leur dispositif où ils restent seigneurs, alors qu'ils «décrochent» d'Alamo.

Mon bel oranger

«Du Nuevo Leon, de la région de Montemorelos, des variétés d'orange ont été importées dans les années 1950-55, au moment où, ici, la banane n'était plus rentable. Actuellement, sans soins, le plus mauvais hectare planté donne cinq tonnes de fruits, soit 1,5 millions de pesos (sur la base de 250 000 pesos/tonne, au prix moyen d'achat de la saison 1990-91). De

ce prix, qui est celui de la tonne chargée sur camion à El Idolo (l'annexe-marchand d'Alamo où toutes les transactions s'opèrent), il faut déduire le coût de la cueillette (30 000 pesos), celui du transport de la huerta à la bascule (55 000), plus 10 000 de commissions diverses et 5 500 de taxes venant compenser les frais de la fumigation aérienne (que le transporteur paie). Soit une déduction par tonne chargée de 40%: 100 000 pesos environ. Mais, en reprenant notre exemple, voilà tout de même un producteur qui gagne 750 000 pesos/ha. Je parle des plus bas rendements. Pour obtenir au bout d'un an un bénéfice comparable, en se consacrant à l'élevage, il faut une charge bovine de deux animaux/ha sur un pasto de bonne qualité et profiter de bons prix à la vente. La citriculture est d'un meilleur rapport».

«Avec un peu de technique: entretien du tapis herbeux, apport d'engrais, déparasitage du tronc et aspersion des fruits venant à maturation (contre la mouche *arella roja* dont les vers gâtent les citriques), le rendement précédemment cité peut être multiplié par deux ou trois. Voire quatre ou cinq, si le cultivateur peut irriguer son verger, durant un ou deux mois, au moyen de moto-pompes. Au Nuevo Leon, ils annoncent 17 tonnes/ha.; en Floride 50. On devrait sur nos «vegas», pouvoir atteindre 30 à 40 tonnes/ha.

Les résultats d'une enquête partielle réalisée à Alamo mettent en rapport 1 140 ejidatarios et 6 770 hectares de citriques, soit une moyenne de 5,93 ha /ejidatario. Si cette superficie donne, bon an mal an, 10t/ha, ce sont près de neuf millions de pesos de bénéfice net annuel pour l'ejidatario. Vous comprenez pourquoi il y a tant de vergers.»

«Comptons trois ans pour que le plant d'oranger livre sa première récolte. En attendant, la parcelle reste productive. On continue à y semer du maïs ou à y entretenir des animaux. Et, mis à part quelques aléas climatiques, la production est bonne. Disons que l'agriculteur attend de vivre mieux sans besoin du «Pronasol». En un an, à peine deux ou trois dizaines d'exploitants de Tuxpan et d'Alamo ont eu recours à ce programme. Encore s'agissait-il de dommages provoqués par l'inondation.

Puisque la mise en valeur citricole des terrains a été progressive, les agriculteurs ont pu planter plusieurs variétés. Ce qui fait, qu'entre la Valencia, Reyna, Monica et la Nave, les récoltes se suivent pendant huit mois de l'année, selon les dates de floraison et de récolte de chaque variété: temprana, mayera et tardía. La «Mayera», qui correspond à une floraison de printemps pour une récolte en août, dans un mois «creux» sur

le marché, se vend, non plus un quart de million, mais 1-1,5 million de pesos la tonne.

Je ne parle pas du pamplemousse ni du citron dont les surfaces jusqu'ici plantées sont négligeables. Je tiens seulement à dire qu'avec les citriques, l'argent entre régulièrement et que c'est une aubaine pour les ejidatarios».

Fruit, jus et compétences locales

«Vue l'extension considérable des vergers, on pourrait songer à une surproduction s'il n'y avait, déjà, des jugueras venues absorber le «trop-plein» de fruits frais. C'est qu'à Alamo, on s'achemine, pour 1991, sur une production de 700 000 tonnes (640 000 en 1990) et qu'on pense, pour 1993, avoir doublé les superficies actuellement en production, c'est-à-dire être passé des 27-30 000 ha actuels à 60 000, car 10 000 nouveaux hectares entrent en production chaque année.

Mais, quelle que soit la capacité d'absorption des agro-industries, il reste à soigner l'expédition des fruits, laquelle se fait toujours majoritairement «en vrac», par camions de gros tonnage, pour une consommation immédiate dans nos villes. L'idéal serait que la belle orange soit exportée, la qualité moyenne orientée sur le marché national et que la «quelconque» passe par la juguera. L'association des Citriculteurs voudrait que ce système se rôte et se perfectionne. Les fruits frais pourraient se vendre en plus grande quantité à l'étranger, s'ils étaient mieux présentés. Or, à cet égard, il n'existe que trois entreprises d'emballage entre Tuxpan et Alamo, qui effectuent un calibrage et une bonne présentation des oranges. Davantage d'«empacadoras» serait souhaitable».

«Car on ne peut ignorer plus longtemps la concurrence. Alamo se positionne en force sur le marché, mais n'est pas le seul producteur. Rien que dans l'environnement proche, il faut compter avec Tihuatlan, Castillo de Teayo, Poza Rica, Papantla et surtout Martinez de la Torre. De plus, après les gelées de 1983-84, les exploitants de Morelos se sont ressaisis; plus de 40 000 ha. ont été plantés. Enfin, mitoyen avec les Etats-Unis, le Tamaulipas produit aussi des oranges.

En conséquence, à Alamo, il n'est plus tant question de développer que de progresser, en s'assurant les marchés avec des volumes commercialisables de bonne qualité. Il n'y a pas encore urgence, puisque les meilleurs vergers de Californie et de Floride ne peuvent, à eux seuls, assurer la demande nord-américaine et à fortiori internationale, mais il faut être attentif. Nous ne pouvons plus nous contenter de cueillir.

Il y a quinze ans, parce que nous n'étions pas organisés, la demande du Nord est passée par-dessus nos têtes, pour s'adresser au Brésil. Les «Gringos» ne font confiance qu'aux entreprises; non à un rassemblement d'agriculteurs indépendants. Maintenant, nous sommes compétitifs. Nos oranges sont sucrées alors que les Brésiliennes le sont moins. De plus, le calendrier nous est favorable; lorsque les récoltes s'arrêtent au Brésil, les nôtres commencent. Nous avons appris cela depuis peu».

«Les deux grandes jugueras de Martinez de la Torre et de Poza Rica appartiennent à «Alimentos de Veracruz». Plus proche de nous, celle de Protrero del Llano (propriété de Citro Mexico, Montemorelos) est prévue pour absorber les productions de plusieurs municipes.

A Alamo même, trois jugueras sont implantées. Deux sont détenues par des privés, mais la troisième (achevée fin 1989) est notre fierté car son capital est à 95% ejidal. Les socios n'ont pas la richesse de certains éleveurs, mais de l'argent. Ils l'ont d'abord investi dans l'achat et la location de terre, pour accroître leur production de manière extensive. Puis, après l'apparition de «la mouche» (début des années 1980), ils ont commencé à soigner les arbres. Les voilà, maintenant, parlant technique, commerce et transformation. En dix ans, ces cultivateurs sont devenus actionnaires d'entreprise, en décidant de s'associer indépendamment de leurs appartenances sociales et politiques.

Citricos de Alamo, SACV (CIASA) est un symbole. La rentabilité de l'usine n'est pas prouvée, mais les contacts avec acheteurs américains et européens sont établis. Cette jugera doit être performante, bien que passer de l'arboriculture à la petite industrie ne soit pas facile pour la majorité des socios, car les banques sont plus dures avec eux qu'avec un industriel «normal».

«CIASA est liée à L'Association des Citriculteurs d'Alamo dont les socios font partie. Même volonté de progresser. L'association dispose, après accord avec le gouvernement de Veracruz, d'un avion pour la fumigation phytosanitaire. C'est ainsi qu'en 1991, 30 000 ha ont été traités sous son contrôle. Elle se charge de récupérer la taxe servant à compenser le coût du traitement, qu'elle rembourse ensuite à l'Etat, soit 5 500 pesos par tonne évacuée (après pesage fait sur l'une des quatre bascules de El Idolo et d'Alamo): 3 000 pesos de récupération des frais, plus 2 000 revenant à L'Etat de Veracruz pour l'entretien des routes et 500 destinés à la création d'un Institut Citricole, dans le même Etat.

Les membres de l'Association rencontrent aussi des agronomes, de Chapingo et de Cuba, dans le but d'améliorer la productivité de leurs vergers. Dans le municipe d'Alamo, ils ont aussi édifier un «laboratoire en vraie grandeur», avec l'appui de la SARH, pour l'analyse des sols. C'est dire que la «technification» les préoccupe mais, avant tout, celle qui est rapidement applicable au niveau municipal».

«Aux côtés des producteurs et de leur équipe permanente d'entretien des vergers (trois à quatre personnes par exploitation, préférentiellement «vecinos»), un volant de main d'oeuvre extérieure vient se déployer sur huit mois de l'année (septembre-avril), constitué d'habitues venant avec les camionneurs, soit de Hidalgo, soit d'autres municipes du nord ou du sud de Veracruz.

En période de récolte, on peut compter de 200 à 250 camions quittant chaque jour El Idolo, soit l'équivalent de 2 à 2 500 tonnes, qui représentent le travail d'autant de cueilleurs.

Nous autres, ganaderos

«L'idéal était de vendre le bétail sur pied au Texas. C'était simple, mais les Etats-Unis ont freiné notre exportation. Guatemala et Centre-Amérique en ont profité pour vendre leur viande moins chère. Voilà ce qui nous a fait du tort depuis dix ans. En 1980-85, de 25 à 30 000 têtes de bétail sortaient chaque année d'Alamo alors, qu'aujourd'hui, on n'en compte pas plus de 7 à 8 000. En revanche, Tuxpan continue sur sa lancée: 30 000 têtes en sortent annuellement, mais pour d'autres destinations.

Nous nous sommes reconvertis sur le marché national, le ravitaillement des villes. Toutefois, ce «manque» nord-américain a provoqué une épuration de nos rangs. Nous nous sommes concentrés sur quelques points forts.

Parmi nous, sont restés «los de abolengo»: une quinzaine à Alamo et un bon nombre à Tuxpan, Tamiahua et Ozuluama, où les pâturages sont bons quoique certains soient un peu salins. Plus en altitude, nous sommes en force du côté de Platon Sanchez, de Chontla et surtout de Tempoal. Voilà nos bastions. Néanmoins, nous comptons encore dans notre Union quelques petits éleveurs, privés ou ejidatarios, qui s'accrochent à l'élevage parce que leur terre ne se prête pas à d'autre usage. Ils se sont un peu spécialisés, soit dans l'élevage «naisseur» (et nous achetons leurs veaux), soit dans la production laitière destinée à la «planta» Nestlé de Naranjos. Cependant, faire de l'élevage «en petit» n'est pas rentable. Ne soyons donc pas étonnés que l'arboriculture mange le pâturage».

«Un ganadero est d'abord l'héritier de son père, autre ganadero. Il connaît le métier, dispose d'une assise financière, de quelques centaines d'hectares de prairie et est porteur d'une valeur sociale à perpétuer. Un campesino ne peut acheter un «semental» de 30 millions de pesos; c'est hors de sa portée, même avec ce que lui rapportent les oranges de l'année. En revanche, un éleveur qui tient son rang dans l'Union régionale, voyage, peut exposer son bétail dans les foires d'Amérique centrale, du Brésil ou du Texas, et s'informer des nouvelles méthodes d'élevage. Ce qui veut dire qu'il ne se contente plus de compter son bétail; qu'il se spécialise dans les achats-ventes à cycle rapide, mettant à profit des pâturages semés, de bonne qualité. Certains peuvent cultiver des oranges, mais pas dans les «sanctuaires» que j'ai énumérés, où l'élevage est le pivot de nos activités. Là, nous essayons au sein de notre Union, de contrôler la chaîne commerciale de la viande de bœuf, d'abord l'abattage puis le stockage en frigorifiques de la viande, dans les conditions d'une qualité sanitaire irréprochable. Le but est d'évincer les maquignons. L'Etat nous aide, dans la mesure où il se soucie du ravitaillement des villes. Mais reste la nostalgie: exporter au Texas. Nous n'avons de cesse de réclamer cette autorisation».

«Ici, l'élevage est rentable, avec les races Brésil, Suisse et Hollande, si nous disposons de terre en suffisance, dans le respect foncier. De toute façon, nous devons emprunter pour semer pâturages, fertiliser et acheter les veaux. Or, l'intérêt bancaire est élevé (jusqu'à 28% sur six mois). Nous n'avons pas la chance des ejidatarios d'être épaulés par Banrural. De plus, s'il y a sécheresse, les «pastos» sont brûlés, la charge de bétail s'affaiblit et notre cadence de «compra-venta» se ralentit. Pour nourrir les bêtes, nous devons alors acheter fourrages, luzerne, «alimentos» de Tampico et cascarras d'orange que nous livrent les jugueras. Engraisser le bétail, dans ces conditions, revient très cher.

Et nous organiser n'est pas facile. Avant, on se plaignait des intermédiaires, tant pour le passage de la frontière que pour la vente sur Mexico. On disait ne pas pouvoir transporter sur longue distance, assurer la valeur du bétail et ne pas savoir trouver le fourrage une fois rendu en ville, et encore moins les acquéreurs. Cependant, nous chargions les bêtes sur camion à la porte du rancho et allions peser sur la bascule la plus proche. Quand nous voulions, nous étions payé «cash».

L'Union Ganadera a fait construire un abattoir à Tempoal. Les charges d'entretien étant élevées, nous avons préféré louer les frigorifiques à une

société privée. A Tihuatlan, nous construisons l'équivalent, dans les mêmes conditions. Voulang assurer la commercialisation, serons-nous en profiter?

«Les ejidatarios sont une multitude éparpillée dans la campagne. Ils ont tout eu: la terre en usufruit et les prêts bancaires avantageux. Depuis cinquante ans, ils sont gagnants. J'en connais qui sont commerçants et qui, par un moyen ou un autre, sont parvenus à contrôler plus de 500 ha d'orangers. Ils n'en ont pas le droit mais s'arrangent pour être couverts par la loi.

Je me maintiens comme petit éleveur, parce que cela me plaît, mais je suis membre de l'Union comme je le suis de l'Association des Citriculteurs. L'élevage est mon activité annexe. J'ai définitivement choisi de porter l'attention à la fruticulture et ne fais, ni plus ni moins, que copier les ejidatarios qui ont réussi».

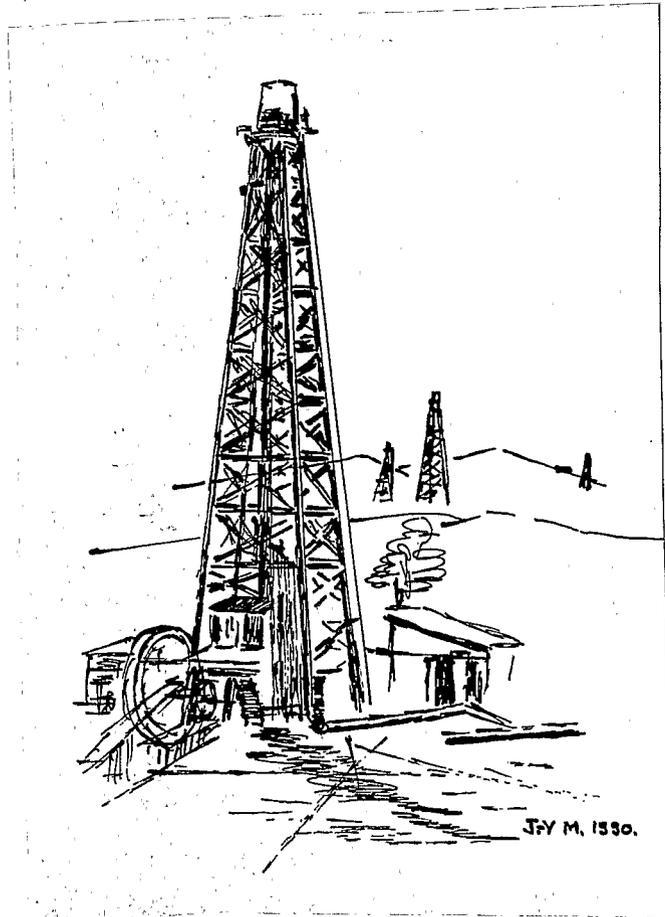
Indices

Le ton est donné. Les premières apparences cachaient les différences et les choix contraires. Voilà un tableau où l'orange et le vert ne se mêlent pas toujours en harmonie.

Des questions apparaissent. Pourquoi, selon les avis recueillis, les uns parlent-ils de surproduction de citriques et les autres de possibilité d'aller plus avant (extension des surfaces plantées et adoption de techniques plus performantes)? Serait-ce que devant le même paysage, chacun ne recevrait pas le même message? L'un s'interroge sur le choix qu'il a fait de planter ou de conserver ses pastos, tandis que l'autre, devenu entrepreneur, est dans l'affaire, connaît la valeur de l'offre. L'éleveur, lui, n'a pas de demandeur à sa porte. Il vend quand bon lui semble. Il peaufine son pâturage, calcule ses intérêts et prend son temps.

Compte tenu des propos enregistrés, on suppose que la fruticulture, tout comme l'élevage, n'est pas seulement produit agricole mais aussi produit social. C'est-à-dire que la production s'inscrit dans un ensemble de pensées, de volontés et de pratiques. Pour certains, l'orange est une méthode extensive, rapide, d'occuper l'espace. Ils viennent d'acquérir un terrain (ou de l'envahir). Aucune autre option ne s'offre localement à eux. Ils intègrent un système dont ils ont désiré être membres et entrent en convergence avec ceux qui, expérience aidant, sont passés au stade de contrôle du marché. Face à ce système, d'autres parlent de pâturages, de bœufs et d'abattoirs.

L'organisation de l'espace, d'une part, et la manière dont les gens rendent compte de leurs activités, de l'autre, révèlent un complexe fait d'agrégations de stratégies (individuelles et de groupes) significatives par rapport à ce que le lieu rend possible (climat, sols, position occupée dans l'infrastructure régionale, degré d'intégration au marché). Les municipes de Tuxpan et d'Alamo sont des espaces construits dont les caractéristiques rendent compte de phénomènes sociaux. Leurs traits matériels, visibles, combinent, pour une part, les actions et représentations que les habitants se font des lieux.



Deux cas d'espèce

Parcourons le passé pour mieux parler du présent. Evoquons les haciendas et ranchos du XIX^{ème} siècle ainsi que l'«âge du pétrole», durant lequel les deux municipes ont pris les traits qui les caractérisent aujourd'hui.

Intérieur délaissé, ancrage sur côte

En comparaison avec les cartes actuelles, il existait, jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, un «grand blanc», une fois franchie une quinzaine de kilomètres à partir de la côte. Entre Tuxpan et les abords peuplés de Chicontepec, perché dans la sierra à 80 kilomètres à l'ouest, s'étend un «arrière-pays». Ce n'est pas un vide absolu, mais une poussière de peuplement réparti en petits hameaux. Pas de villages sauf Temapache et Tihuatlan, vers lesquels convergent les pistes de muletiers. C'est ce qu'indique la première carte détaillée du secteur (Fages, 1854) ainsi que celle de la Commission Géographique Exploratoire (1905). A l'ouest, la route joignant le Panuco à Mexico suit les crêtes de Tantoyuca à Tempoal; une antenne s'en détache vers les salines et pêcheries de Tamiahua: unique jonction directe entre haut-piémont et rivage.

C'est que cet espace n'est autre qu'un «bout du monde» pour la ville de Puebla dont il dépend durant trois siècles (1534-1853). Bien que disposant de cette «fenêtre» sur l'Atlantique, Puebla n'y brigue qu'un petit trafic sur le rio Tuxpan. Sa position de place marchande entre Veracruz et Mexico l'intéresse bien davantage (MEADE, 1951).

Donc, ici et là, quelques «milpas» entourant rancherías et habitations isolées, et surtout beaucoup de végétation «sauvage»: brousses et bosquets, desquels on extrait plusieurs essences et le «chicle», dans les limites de domaines consacrés à l'élevage extensif et gérés de loin par les «grands» de Tuxpan. Sur une trentaine d'haciendas et de ranchos recensées entre Potrero del Llano et Castillo de Teayo, seulement huit «cascos» habités de manière intermittente sont pointés dans la partie sud et ouest de l'actuel municipe d'Alamo (1905).

Un événement capital est venu, localement, contrecarrer l'occupation distendue de l'espace. Les comuneros de la congregación de Temapache, locataires de l'hacienda de Buena Vista (15 000 ha), achètent l'hacienda en 1826 et la divisent en lots. Cependant, partout ailleurs, la seule évolution notable jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, est l'éclaircissement des formations arborées par extraction des bois: cèdre, zapotal, mahogany (acajou) et chêne, qui laisse apparaître les premières prairies de grande

dimension, notamment sur les terrains plats en bordure du rio Tuxpan. Ces défriches requièrent une main d'œuvre descendue des «hauts» de la Huasteca. Elle s'installe en petits groupes permanents dans les haciendas et y cultive maïs et haricot. L'arrière-pays se peuple donc, doucement.

L'isolement vaut également pour le «pôle» de Tuxpan maïs, en position côtière, c'est un atout. Par le cabotage et la navigation fluviale, il est le lieu de passage obligé entre Tampico, Veracruz et les localités situées en amont du rio, tant pour l'entrée des marchandises que pour la sortie des produits locaux. Tuxpan détient donc le monopole du commerce dans ce secteur. Et, puisqu'éloigné de tout contrôles, il se fait parfois contrebandier. Une bourgeoisie commerçante s'y développe, structurée autour de quelques familles. Les unes ont fait racines et détiennent les haciendas de l'intérieur; les autres récemment immigrées (d'Europe et du Moyen Orient) placent leur capital dans l'import-export. Il fructifie. Bénéfice aidant, ces commerçants qui siègent à l'ayuntamiento, jettent un regard sur la campagne et décident de l'acheter pour la faire fructifier, car la ville croît et la demande en grains et viande se fait plus forte. C'est ainsi qu'en 1846, ils acquièrent la quasi totalité du territoire qui deviendra le municipe de Tuxpan: «leur» municipe. Ils deviennent propriétaires de deux haciendas: Asunción et Santiago de la Peña. Ils dirigeaient la ville et son commerce; les voilà possesseurs de toute la bande côtière qu'ils découpent en lots. Ils font défricher, cultiver (maïs, coton, tabac, canne à sucre), aménager des bananeraies sur les berges et ouvrir des pastos sur lesquels ils introduisent de nouvelles espèces bovines. Pour cet achat, les immigrés récemment intégrés à la bourgeoisie locale s'associent aux familles qui possèdent déjà l'arrière-pays. Les deux groupes fusionnent dans la quête des mêmes intérêts.

Pays neuf contre port pétrolier

Puis, tout s'inverse dans les années 1900. L'arrière-pays prend l'ascendant sur la côte. Il devient «pays neuf», une «Faja del oro» (qui court sur 80 km de Potrero del Llano à Poza Rica) pourvoyeuse de pétrole et de bons salaires pour les paysans-manceuvres descendus de la sierra. L'assurance que Tuxpan détenait sur «son» intérieur est bafouée. L'«hinterland», que la ville contrôlait de loin, se peuple dans une activité fébrile et passe, en très peu de temps, sous la coupe de compagnies étrangères, majoritairement nord-américaines. Celles-ci louent ou achètent les haciendas, pour les convertir en terrains de prospection. La qualité des sols et la nature du couvert végétal ne leur importent guère; la richesse

qu'elles convoitent se trouve à 200m de profondeur. Elles prennent possession, mesurent, délimitent, compartimentent et brûlent la campagne pour que n'apparaissent plus que les derricks. C'est un fait remarquable que ces compagnies ne soient pas intervenues là où un compartimentage foncier relativement fin existait. À Tuxpan, elles n'interviennent qu'en rive nord, dans un espace laissé blanc sur les cartes de 1927 et 1935 (aujourd'hui encore terrain de la Pemex) et, à Alamo, elles ne touchent pas aux terres de Temapache. Les pétroliers respectent ce qui est loti, attribué; ils prospectent l'espace vide ou peu utilisé.

À mesure que la phase de production suit celle de la prospection, les offres de travail se diversifient: forages, pompages, construction de citernes, entretien des pipe-lines, transports. Les travailleurs du pétrole sont là, par milliers et nombre de campements sont créés, qui deviendront des centres de peuplement agricole. Mules, petits chemins de fer puis camions assurent les liaisons entre puits, campements et points de débarquement-embarquement, sur côte et fleuve, tandis que l'or noir est pompé jusqu'aux bateaux-citernes ancrés sur terminaux, en mer. L'espace neutre se structure.

Chamboulée par l'activité nouvelle, Tuxpan prend le rôle de port pétrolier sans l'avoir décidé. Elle vivait tranquille, entre cabotage et remontée fluviale, et se trouve désarçonnée par ce remue-ménage de l'intérieur. «El banco de Tuxpan» vient d'être fondé avec l'apport des grandes familles dont les ressources proviennent, d'abord, de la commercialisation du bétail, puis de celle des bananes et, enfin, de l'activité portuaire. Quoiqu'il procure des dividendes énormes, le pétrole gêne par sa brusque nouveauté. Si la «bonne société» tolère que les Barras nord et sud deviennent les lieux d'exportation du cru, ainsi que les principaux camps de El Aguila et de Penn Mex Fuel, avec bâtiments de style Louisiane posés sur pelouses, elle ne sait rester sereine devant ce brassage de population qu'entraîne la «pétrolisation» et qui fait que les terres qu'elle possède en amont sont de plus en plus occupées.

Toutefois, son commerce s'en trouve conforté; la ville grossit; les boutiques se multiplient. Jamais le fleuve n'a connu un tel mouvement de barques et de chalands. Et la location des terres par les compagnies étrangères trouve son aboutissement, en ville, dans la construction de nouveaux édifices et du clocher paroissial. Le pavement des artères principales suit (1920-30).

Fractionnement et choix

À mesure que l'infrastructure pétrolière se densifie, les fronts de défriche se développent le long des pistes, ouvrant l'espace aux pâturages et aux cultures. Des champs pétroliers naît la mise en valeur agricole, d'autant plus facilement que ce sont les compagnies qui «maîtrisent» le terrain et que les propriétaires sont absents. Pendant les premières années de la Révolution et indépendamment de la présence de Pelaez qui joue le «grand cacique» auprès des compagnies (1910-20), on ne les voit plus vu dans leurs cascos. Le bétail devient sauvage.

C'est avec les manœuvres et les ouvriers qualifiés (chantiers et stations de pompage) que le municipe d'Alamo-Temapache se «fait». Plein de gens installés là, qui parlent mexicaino, nahuatl ou totonaca, des commerçants et quelques dizaines d'étrangers (dont des Chinois). Le personnel est mobile, passe d'un campement à l'autre et a le temps d'étudier les lieux. Ce sont les commerçants les premiers à planter autour des anciennes rancherías ou des campements, maïs, frigo, tabac, bananiers, piment et hortalizas (aidés des Chinois). Puis les manœuvres les imitent sans se préoccuper de savoir à qui la terre appartient, quand elle n'est pas louée ou acquise par la compagnie qui les emploie. La colonisation agricole est d'autant plus rapide que la végétation a été en partie saccagée au cours des prospections. Les «colons» se considèrent en «terre libre»; ils seront bientôt chez eux.

Les sociétés étrangères ont agi comme des compagnies de colonisation. Ce n'était pas leur but, mais elles ont équipé l'espace en l'ouvrant au peuplement. Une fois le temps de la prospection achevé (1925), si la majorité de la main d'œuvre a suivie d'autres chantiers, une partie d'entre elle a fait souche. La politique gouvernementale y a aidé.

Licenciados et ingénieurs arpentent, délimitent et préparent la distribution des terres, parfois en accord avec les pétroliers. C'est en 1927 que la première dotation se fait à Alamo, mais les «sollicitudes» ont commencé dès 1923-24. Les superficies ejidales octroyées montre un processus variable, d'un lieu à l'autre. Les dotations concernent jusqu'en 1940, 19 405 ha à Alamo et 8 655 à Tuxpan. Elles s'intensifient de 1940 à 1959 (respectivement 29 855 et 17 500 ha) puis se ralentissent: 1960-69 (15 296 et 10 387 ha); 1970-79 (10 544 et 5 004 ha). Après 1980, un cas est enregistré à Tuxpan (5 11 ha). Alamo a constamment été mieux dotés que Tuxpan, quelle que soit la période considérée.

C'est que, face à la Réforme Agraire, Tuxpan s'est contracté. La première sollicitude enregistrée (1923) concernant l'un de ses ranchos (Ceiba Rica, 1 070ha) a été entendue comme un coup de semonce. Les citoyens qui se sont déjà partagés la terre, 70 ans plus tôt, n'ont pas l'intention de céder. La brousse à bétail acquise par une «Junta Directiva de Accionistas» de 583 socios, ramenés à moins de 200 en quelques années, a été divisée en lots sur lesquels ils ont aménagés leurs ranchos (Alifata et Gomez, 1991). Le municipe se présente comme un «repoussoir».

En revanche, l'ensemble spatial peu structuré d'Alamo, est lu comme «terre ouverte» par les ingénieurs de la Réforme Agraire. La suite est facile à comprendre. Dès lors que la nationalisation des compagnies intervient (1937-38) et qu'une volonté politique affiche le partage social de la terre, Alamo devient un municipe fractionné en ejidos dont les limites se calquent sur les terrains pétroliers, ex-haciendas. Il y a eu tant de demandes à Alamo, entre 1927 et 1974, que sur 93 ejidos recensés «de fait» par la SRA, 81 ont reçu définitivement leur résolution présidentielle (dotation initiale et ampliaciones éventuelles), tandis que 13 ne sont pas encore reconnus «de droit». Durant ce temps, 52 autres sollicitations ont été rejetées (plus de la moitié: 56%). Le blocage apparaît quand on se réfère aux demandes d'ampliations durant la même période. Sur un total de 62 sollicitudes d'ampliation, 43 ont été rejetées (69%) pour 19 accordées. Il n'y aurait donc plus de terres à distribuer depuis 1974, depuis déjà 18 ans.

Alors que l'ejido marque de son sceau le municipe d'Alamo, celui de Tuxpan continue à dépendre d'une tradition citadine, préoccupée des ranchos qui l'entourent. Face à la revendication actionnée, soit par les syndicats pétroliers, soit par les mouvements «agraristes», Tuxpan-la vieille fait barrage. Elle ne réussit pas toujours, beaucoup s'en faut, mais elle dispose d'appuis en hauts lieux. La réforme agraire se passe ici en cédant juste ce qu'il faut.

«La reforma agraria y la ganaderia se afectaron mutuamente en un juego establecido entre propiedad y politica; de este proceso se deriva una prolongada negociacion de ceder y conservar, hasta llegar a la coexistencia. Si las afectaciones no fueron tan dramáticas para los ganaderos, se debió sobre todo a la lentitud de la aplicación de la reforma agraria durante un tiempo prolongado, por lo que éstos no fueron

desplazados de manera drástica. Es más, la ganadería, que en la lógica agrícola campesina parecería contraria a sus intereses, aquí se desarrolló de forma muy extendida con carácter ejidal». (Alifata, Gomez, 1991: 54 y 100)

Des lieux bien typés

Plusieurs tableaux officiels (SPP, 1990; Comisión Mixta Agraria, 1990 et Cambrezy et al, 1991) livrent une image des deux municipes sous la forme d'un diptyque: blanc-noir.

En 1990, les cultures et plantations occupent à Alamo plus de 43% de la superficie du municipe, contre moins de 15 à Tuxpan. Inversement, les pâturages n'occupent dans le premier cas que 33% de la superficie contre plus de 74% à Tuxpan. Mais, compte tenu du nombre de têtes bovines (Alamo, 57 000; Tuxpan, 77 650) et des surfaces pâturées, la charge de bétail à l'hectare est plus forte à Alamo (1,5 contre 0,98). Ceci laisse deviner un élevage plus intensif dans ce municipe; caractère que viendrait confirmer le nombre de sociétaires de l'Union régionale d'éleveurs: 443 à Alamo (128 bovins/socio) et 350 à Tuxpan (222 bovins/socio).

Un autre trait spécifique d'Alamo est que 10 000 porcs (et beaucoup de volailles) y soient recensées, caractère qui le rattacherait aux municipes de la sierra dont la majorité de sa population est originaire, tandis que son voisin (comme tous les municipes de la plaine côtière), ne porte aucune attention à ce type d'élevage: affaire de paysans.

C'est à propos des superficies en vergers, que l'opposition est la plus nette. Alamo détient 27 000 ha de citriques (23,5% de la superficie du municipe) et Tuxpan seulement moins de 7 000 (6,4%). Cependant, il apparaîtrait que les citriculteurs de Tuxpan, «bénéficiant» de leur retard, aient choisi de diversifier les variétés. La «Valencia» qui monopolise à 87,5% les surfaces citricoles d'Alamo, ne s'observe que sur 42% de celles de Tuxpan. Dans ce municipe, la «Mandarina» s'étend sur une superficie confortable qui pourrait prochainement concurrencer celle d'Alamo (630 ha. contre 980) et celle plantée avec d'autres variétés (Reyna, etc.) la surpasse (3 088 ha. contre 2 351).

La superficie d'Alamo est à 66% éjidale ; 60% des terres de Tuxpan ne le sont pas. L'information n'est pas suffisamment détaillée pour distinguer la part revenant aux petits propriétaires, dans l'ensemble «non ejidal», mais nous supposons qu'elle y est majoritaire.

A Alamo, la propriété privée occuperait 5% des terres cultivées (13 à Tuxpan), 39% des superficies en pâture (60,5 à Tuxpan) et 83 de ce qui reste en friches et brousses (69 à Tuxpan).

Moins de 31% des superficies ejidales sont en pâturage à Alamo pour près de 60% à Tuxpan. Cette remarque est confortée par le fait que moins de 20% des ejidos d'Alamo ont des bovins (Tuxpan: 85,3%). Notons que, dans un cas comme dans l'autre, les ejidos sont parcellisés à 90% et plus, ce qui donne une idée sur la part d'initiative de chacun. Par ailleurs, peu d'ejidos présente une production monospécifique, même si l'une d'entre elles domine en force. Enfin, tous les ejidos se targuent d'appliquer «la technologie», qu'elle soit d'élevage ou de citriculture.

Deux types d'ejidos ?

L'ejidatario aurait-il sur l'éleveur l'avantage d'échapper à une gangue sociale bien définie? N'étant pas du lieu, ne serait-il pas plus libre de ses activités.

A Alamo, il y a eu brassage de genres de vie et de projets: anciens ouvriers du pétrole, commerçants, arrieros, simples solliciteurs de terre «de travail» ou encore boutiquiers ayant quitté la ville. D'où, peut-être, cette mentalité de «farmer» qui a imprégné le lieu. Il semblerait qu'au moment des dotations, bon nombre d'ejidatarios disposait d'un peu d'instruction et, s'ils ne connaissaient pas tout ce que l'on doit savoir sur l'orange, du moins savaient-ils pas mal de chose sur l'argent. En plus, certains d'entre eux que l'on retrouve, aujourd'hui, comme membres actifs des associations ou des comités de gestion de jugueras, ont fait dans leur jeunesse, des passages en Floride et Californie, comme cueilleurs de fruits.

Ils se sont établis au bourg d'Alamo, à la fin de l'âge du pétrole, en attendant que les dotations de terre soient formalisées. Une fois, la résolution ils sont partis s'établir sur le lieu. Ils y sont toujours, veillant sur leurs vergers. Ils avaient un plan. Ils ne sont pas la majorité mais ont été les modèles pour toute cette classe rurale peu à peu «absorbée» par l'oranger, dans des trajectoires sociales ascendantes.

A Tuxpan, où la rancheria tient le «haut du pavé», un modèle d'exploitation était déjà donné. Aussi doit-on s'interroger sur les relations tissées entre ejidatarios et petits propriétaires. Il est possible que la part en prairies (59% de la superficie ejidale) ne soit pas exploitée en totalité par les ejidatarios mais aussi par les rancheros.

Les propriétaires auraient mieux accepté que des ejidos soient mis en place, dès lors que c'était «leurs gens» qui devenaient ejidatarios. L'impression d'arrangements entre personnes qui, n'ayant pas un statut social identique, se connaissent néanmoins. Car, il est tout de même bien curieux que ces ejidatarios aient consacrées près de 60% de leurs terres à l'élevage, s'il n'y avait pas eu un consensus préalable. Ainsi, les rancheros de Tuxpan se seraient-ils «sauvegardés» une seconde fois en continuant à profiter de leurs anciennes terres de pâture puisqu'aucune autre nouvelle activité ne s'y développait. Cette hypothèse appelle confirmation mais trouve déjà un appui chez Alafita, Gomez (1991: 54). La confirmation de ce processus ou le rééquilibrage de la situation, dans le sens d'une reprise des positions anciennes, est d'ailleurs possible depuis les récentes décisions prises en matière de lois agraires (1991-92).

Villes-miroirs

À Tuxpan, 64% de la population sont concentrés dans la ville (62 000 hab., 1980) tandis qu'à peine 17% le sont à Alamo (15 000 hab). Il en découle que la densité rurale est de 38 hab./km² dans le premier cas pour 67 dans le second. Identité urbaine et ruralité.

Tuxpan, ville moyenne, est un centre commerçant et bancaire, devenu pôle administratif de la région Nord-Veracruz. Elle règne en maîtresse, au milieu de «ses» ranchos-résidences, sur une campagne assoupie. Les sirènes de bateaux ne la troublent guère car le «port», émiettement (sur une douzaine de kilomètres, jusqu'à la barra) de postes à quai et de petits ateliers, n'est pas des plus actifs, tandis que les terminaux pétroliers sont à plusieurs milles en mer. La ville paraît ne plus vouloir s'intéresser qu'au secteur tertiaire: une villégiature entre fleuve, église, quelques vieux quartiers et petits buildings.

L'axe directeur du dessin urbain, aligné sur le fleuve, est hérité des anciennes activités, le dispositif de collines étant, lui, occupé par l'armée et les hôpitaux. La municipalité veut reprivilégier cet axe en l'élargissant jusqu'à la Barra Norte, pour revivifier l'ancienne vocation maritime (?). Le centre, qui manque de «cachet historique», reflète une modernisation arrêtée aux années 1920 et contrecarrée par quelques initiatives malencontreuses: immeubles de bureaux en étage et de commerces. Le manque d'élégance a remplacé bon nombre de maisons basses au toit de tuiles, de celles qui avaient leurs sœurs à Tlacotalpan.

Bien à part du centre, comme pour prouver le dynamisme de la croissance urbaine, un condominium de luxe a été aménagé sur le premier méandre du

fleuve, d'où l'on profite d'une vue panoramique sur la ville, le rio et, en face, les ombrages de Santiago de la Peña. Lui répondent, à l'opposé, au nord et nord-est, une diversité de quartiers pauvres qui grimpent sur les collines ou s'étendent près des marais: petites maisons entassées, faites de parpaings, planches et cartons goudronnés. Là, vivent des milliers de gens.

Alamo est un bourg qui se développe et bruisse d'activités, jouant entre ruralité et carrefour, surtout depuis qu'il profite d'un grand pont enjambant le rio (1979-81). Chaque parcelle productive est ici en relation avec l'exportation «au long court». Où est le port le plus actif ?

La localité n'est pas bien belle. Elle s'apparente à un gros atelier de réparation, un dépôt: tracteurs, trains de remorque, brouhaha grouillant sur le goudron défoncé autour du marché. Bien qu'en 1974, le pueblo ait pris rang de ciudad, sans être passé par celui de Villa, «en vertu de son progrès économique et démographique», son plan reste un fouillis. Pas de place centrale avec ayuntamiento et église se faisant face. Ses rues ne quadrillent pas l'espace en lots réguliers. Pas d'urbanisme. La mairie est reléguée près de gros réservoirs à pétrole et l'église est située sur un bout de rue. Le seul signe d'organisation serait le boulevard dit «périphérique», bordé de maisons basses tout à angles droits bétonnés, qui débouche sur le grand axe routier Poza Rica- Cerro Azul, face au poste d'essence et aux aires de stationnement des trailers.

C'est un ancien campement de la Penn Mex, des années 1910, fait de bois et de tôles, devenu un groupement sans épaisseur résidentielle. De son «centre», on passe en continuité aux vergers ou aux champs parsemés de quelques habitations inachevées.

Si Alamo n'est pas prête de pouvoir concurrencer Tuxpan, son originalité est ailleurs. Elle consiste en ce rôle de miroir avec la campagne qui diffuse la modernité autour d'elle. D'où peut-être cette «urbanisation» des ejidos, avec magasins, école, dispensaire (voire garage d'autocars) entourés de maisons souvent bien agencées, construites en matériaux durs, avec le minimum de confort. L'aisance que procure la citriculture en serait l'explication. On pourrait encore user de ce jeu de miroir, pour commenter en retour la faible urbanité de la cabecera, comme si les ruraux, bien ancrés, ne désiraient voir en leur centre qu'un «pôle d'utilités». Et puis, vivre dans les ejidos, c'est aussi conserver la possibilité d'y élever porcs et volailles et de pouvoir y soigner les ruches.

Tuxpan est mal desservie, contrairement aux prétentions qu'elle affiche. Outre le fait que le trafic routier la courtise de moins en moins, il faut plus d'une heure (souvent, une heure et demi) pour relier Poza Rica: la «grande ville» distante de Tuxpan de soixante kilomètres à peine. Et l'aéroport le plus proche (Tajin) est celui de Poza Rica.

Toutefois, même si son insertion régionale souffre de la «montée en puissance» de Poza Rica, Tuxpan «irrigue» ou, du moins, reste le point d'émission de flux immatériels tels que ceux relevant des banques et des antennes régionales des délégations ministérielles. En tout cas, la ville conserve suffisamment de poids pour demeurer le centre de gravité de la cuenca du rio Tuxpan et, plus au nord, de la plaine côtière jusqu'à Ozuluama. En 1972, Serfin a absorbé sa banque locale et Bancomer y a installé son siège régional. Pour les éleveurs, Tuxpan est «la» place bancaire.

Alamo n'a pas bénéficié de services de rang national et vit dans la dépendance de l'une ou l'autre ville dès qu'il s'agit de décisions à prendre dans les domaines fonciers (SRA), économiques (SARH) ou bancaires. Elle enrage de cette situation, même si aller à Tuxpan ne prend qu'une heure et à Poza Rica, deux. Car traiter affaire avec l'ingénieur de la SARH ou l'expert agricole d'une banque, représente un déplacement d'une demi-journée.

Dans un ordre hiérarchique, au-dessus des cabaceras des environs, qui ne sont que des villages-centres, Alamo émerge comme bourg actif offrant ses capacités pratiques à la campagne proche mais reste sous la dépendance de Tuxpan, pour ce qui a trait aux services, tandis qu'enfin Tuxpan ressent le poids de Poza Rica.

Entre compétitivité et complémentarité

Le municpe de Tuxpan est d'abord une ville, souveraine de «son» territoire, qui se croit port de haute-mer, quand celui d'Alamo est une immensité terrienne, où se trouve un gros marché rural. Tuxpan est bourgeoise et offre ses services aux propriétaires-éleveurs qui l'entourent. Alamo est humble, répare les machines agricoles et se dote d'une petite industrie. La première sent la brise de mer et la seconde, la poussière et l'huile de moteur.

Tuxpan, appartenant à l'Histoire, a acquis un rôle géopolitique. Soutenue par son passé, elle désire vivre aujourd'hui de son «fond de commerce». Le carnaval et la feria ganadera perpétuent la marque du temps dans le cycle des manifestations annuelles. De l'autre bord, Alamo n'a qu'un siècle d'histoire et déborde d'activités pour «rattraper le temps». Chacune des cabeceras reflète le municpe dans lequel elle s'inscrit. L'une le contrôle; l'autre en est le produit. Tuxpan protège ses ranchos; Alamo est le convecteur d'activités déployées sous ses orangers; c'est le premier municpe citricole du Mexique (1991).

Développement séparé

Voilà deux entités qui vivent côte à côte le long de la même rivière, mais sont étrangères quant à leurs activités et appartenances sociales. L'Union régionale des éleveurs a son siège à Tuxpan; celle des citriculteurs, à Alamo. Les deux visent les mêmes marchés mais les éleveurs paraissent de «grands enfants gâtés» ne sachant trop comment s'organiser. A leur côté, les citriculteurs, tels des «vauriens mal peignés», s'affairent pour contrôler l'écoulement de leur production et font construire des fabriques de jus de fruit, en bonne partie sur leurs propres finances.

Des activités qui vibrent de manières différentes sur deux noyaux séparés, quoique collatéraux. Tuxpan et Alamo se toisent du regard et ne se reconnaissent pas frères.

La bourgeoisie de Tuxpan voudrait voir en Alamo un gros village, de rayonnement local, au rôle collecteur, et pas davantage. Elle souhaiterait que les deux municpes restent soudés bout-à-bout, comme dans de «bon vieux temps». Les gens d'Alamo, eux, affirment que les deux municpes sont côte-à-côte, et sans plus. Voilà deux formulations qui n'ont pas la même connotation.

Si bien que Tuxpan refuse d'admettre qu'Alamo soit devenue une étape sur l'axe routier nord-sud, de niveau fédéral, et d'accès direct, soit à la

frontière et aux ports de Tampico-Altamira, soit à Mexico, via Poza Rica. La liaison Tihuatlan-Tuxpan-Potrero del Llano, qui rallonge les kilomètres et le temps, n'est plus empruntée que par ceux qui ont charge de desservir Tuxpan. Le grand pont «urbain», admiré lors de sa mise en service (1958-59) comme l'outil facilitant l'échange, n'est plus fréquenté que par le trafic d'intérêt municipal. Pire encore, en enjambant le fleuve, ses «tabliers» ont bloqué le passage fluvial et séparent définitivement la ville des quais où accostaient les goëlettes. Le pont exclut le centre-ville du trafic venant de la mer. Du coup, la position de commandement, que Tuxpan s'imaginait encore détenir se trouve irrémédiablement éteinte quand, dans le même temps, Alamo mise gagnant en profitant de la «révolution» des transports routiers, pour ne plus lui être subordonnée.

Chacun des municipes évolue, donc, de façon autonome. Ils sont écartelés par des axes de communication divergents. Alamo n'est plus situé en périphérie de Tuxpan; les chauffeurs de trailers le savent d'autant mieux que passer sur le pont d'Alamo est dix fois plus économique que franchir celui de Tuxpan. Dans ces espaces mitoyens, inscrits dans le Veracruz depuis un peu plus d'un siècle, le cosmopolitisme serait-il le dénominateur commun?

L'Etat-Aménageur

C'est sans doute pour évincer ce questionnement que l'Etat fédéral veut intervenir, par souci d'équilibre. Non seulement parce que l'agitation d'Alamo gênerait la sérénité de Tuxpan mais, dans un contexte globalisant, pour redonner force à un centre côtier qui s'endort, alors que sa position géographique est de premier ordre. Tuxpan est une pièce dans un dispositif qui déborde infiniment l'échelle locale.

Les idées qui sous-tendent l'action fédérale semblent être de deux ordres. La première, déjà partiellement réalisée dans le cas d'Alamo, serait de mettre à portée des ruraux les facilités propices à leur intégration dans la nation: équipements scolaire et sanitaire, routes bitumées et ponts, dessertes de pistes internes au municipe. La seconde serait, plus précisément, de restituer à Tuxpan le rôle qu'il a perdu, en créant un «vrai» port doublé d'un centre industriel. La construction de l'usine thermo-électrique (rendue à sa troisième phase de travaux) pourrait être un élément fort de ce projet. De même que l'appui bienveillant donné au projet de la Chrysler d'installer une maquiladora, ainsi que l'aide fournie à l'Union Ganadera, afin qu'elle devienne plus compétitive sur le marché

national et extérieur (aides à la construction d'abattoirs et de frigorifiques) seraient une manière pour l'Etat, en relation avec sa politique globale, de redorer le blason de la société tuxpeña en la faisant participer davantage aux échanges économiques.

La sollicitude que le pouvoir témoigne depuis peu à Tuxpan, pour «moderniser» son site, ne semble pas avoir d'autres fins: dans l'ensemble national, faire de cette position un centre dynamique, entre Veracruz et Tampico-Altamira, capable d'accueillir une partie des «charges mexicaines» qui transitent actuellement par Houston (Texas). Sollicitude qui bénéficie, en retour, d'un bon climat social: entente entre les diverses formations, privées comme publiques, et les autorités locales. Pour la Présidence de la République, Tuxpan est le lieu favorable au déploiement d'initiatives venant contrecarrer, à l'échelle du Golfe, l'action des syndicats fortement implantés à Veracruz et à Tampico. Deux priorités sont nettement affichées: aménager un port de haute-mer et le desservir par une voie à grand trafic reliée directement à la capitale.

L'union transverse

Parlons d'abord du projet portuaire. Le dragage du chenal desservant les appontement de la rive droite a débuté fin 1990, pour amener la profondeur de huit à douze mètres et permettre l'entrée des gros-porteurs. Pour faciliter le passage de la barra et s'opposer aux dépôts sableux que les vents de «norte» façonnent dans l'estuaire, le brise-lames nord (déjà réaménagé dans les années 1950) a été prolongé. On voudrait ainsi créer un «terminal maritime» sur fleuve (?), avec quais, pour le débarquement du «vrac» (agranel) et plate-formes pour les containers (13 000 m²) avec deux grandes grues à portiques, comme celles d'Altamira.

Afin d'argumenter le projet, on dit que Tuxpan est en passe de prendre le second rang, parmi les ports mexicains du Golfe, pour la manipulation des containers (47 000 enregistrés, en 1990, surtout aux entrées, par Tecomar, la filiale de Wolkswagen) et qu'il réceptionne annuellement plus de 600 000 tonnes de céréales. Pour que les relations entre l'intérieur, la ville et ce terminal soient facilitées, un deuxième pont est programmé en amont (El Financiero, 22 et 23 avril 1991).

Le chemin de fer ne desservant pas Tuxpan (bien que, dès 1920, on ait songé à connecter la ville sur l'«interocéanique»), le second projet, que la notabilité du lieu réclame depuis 1973, consiste à relier ce secteur du Golfe à Mexico, par une route à quatre voies. L'examen du tracé semble

suffisamment avancé pour que les autorités soient en mesure d'annoncer la réalisation de l'autopiste pour les années 1995-96.

Les propos vont bon train sur l'aboutissement de cette voie rapide, qui risquerait de bouleverser quelques quartiers de Tuxpan. D'après les informations reçues (section des Travaux publics d'Alamo), il s'agirait bien d'une autopiste qui, provenant de Huachinango, où le gros des travaux serait à faire (vu le relief), déboucherait sur le municipe d'Alamo, en rive nord du rio et, passant à la hauteur de Tierra Blanca Boster, profiterait plus à l'est, du tracé de l'ancien chemin de fer de la compagnie pétrolière «El Aguila», pour rejoindre la branche du périphérique à large voie qui cerne déjà Tuxpan par le nord.,

Si ce projet se réalise, un axe est-ouest traverserait les deux municipes jointifs, en croisant l'axe nord-sud, actuellement favorable à Alamo. Peut-être, pacifierait-il les liens entre les deux voisins tout en offrant à chacun l'opportunité de nouvelles ouvertures?

A propos de Tuxpan, pour lequel le projet est destiné, la communication avec Mexico sera enfin réalisée (après cinq siècles). Lui offrira-t-elle de nouvelles chances, une meilleure fréquentation de son port par les bateaux étrangers et de ses plages, boutiques et hôtels, par le tourisme capitalino? Les plages de Tuxpan sont-elles vraiment attractives, placées si proches des terminaux pétroliers et si souvent balayées par les vents de «norte»? Pour Alamo, le nouvel axe fortifierait son rôle de carrefour et permettrait, peut-être, le désenclavement de sa partie occidentale, jusqu'à présent enclavée par les affluents du rio Tuxpan. Il suffirait d'un nouveau pont (pourrait-on le faire?) sur le Vinazco pour que cette portion, actuellement éloignée du bourg soit directement branchée sur le transport routier au long cours. Cela pourrait amener un surcroît de développement des vergers et, peut-être, une «modernisation» de l'élevage en ce secteur. De toute façon, la route constituerait un «en plus» pour l'ensemble du municipe, puisque l'actuelle route, nord-sud, menant à Potrero del Llano couperait l'autopiste, est-ouest, à moins de 10 km au nord du pont déjà privilégié par le gros trafic.

Qu'imaginer de plus, sinon la mise en exploitation du «Paleocanal» de Chicontepec, laquelle aurait évidemment des effets directs sur le développement d'Alamo et de Tuxpan? La PEMEX assure ne devoir s'intéresser qu'à la sonde (lointaine) de Campèche où elle envisage six perforations pour l'année 1992 (La Jornada, 21 décembre 1991). Mais qu'en sera-t-il? Fabriquons l'avenir.

Lièvre qui court et chat qui dort

Au côté d'Alamo qui rassemble des agriculteurs performants œuvrant pour que leur municipe vive comme une entreprise agricole «gagnante» sur le court terme, peut-on imaginer, dans la même perspective de temps, Tuxpan tel un municipe-ville commerçant, sur lequel se grefferait un port industriel secrétant son volant de main d'œuvre sous-employée? Et pourquoi ne pas imaginer une ville entourée d'une campagne somnolente, repeuplée en fins de semaine? C'est un tableau moderne, de l'ordre du possible.

A moins de souhaiter que la campagne de Tuxpan, aujourd'hui moins efficiente que celle d'Alamo, puisse diversifier ses productions et surmonter l'état d'anesthésie dans lequel la ville la maintient. On aura noté que, par rapport à Alamo spécialisé dans «l'orange impériale», les ejidatarios de Tuxpan essaie la diversité avec le pamplemousse, le citron, la pastèque et le piment. Peut-être que ses grands pâturages d'aujourd'hui seront gagnés, demain, par ce qui n'est qualifié que de tentatives?

L'action concertée de la puissance publique parviendra-t-elle à relier ces deux voisins que toute l'histoire sociale et économique récente a concouru à différencier? Autrement dit, la récente prise en charge des lieux par l'Etat fédéral aboutirait-t-elle à la construction d'une pièce neuve le long du Golfe du Mexique, faite de complémentarité, dans un dispositif général d'aménagement du territoire national?

L'avenir est, par nature, imprévisible et tout exercice de programmation demeure aléatoire si, de plus, l'espace étudié s'intègre demain aux systèmes commerciaux dépassant l'échelle des relations inter-régionale ou internationale reconnue aujourd'hui.

Le système d'Alamo, construit par une société neuve œuvrant dans un espace économique qui lui est favorable, ne peut être regardé comme pouvant se perpétuer à court et moyen termes, si l'on ignore la capacité d'échanges et de profits (pour qui?) que suscitera le Traité de Libre Echange avec les voisins du nord, aux fins duquel, au plan national, une réforme de la loi agraire vient d'être proposée (1991-92).

Tout ce que l'on peut dire c'est que la réponse à la question sociale ne passera plus par les dotations de terre, mais par un meilleur équipement des lieux de vie et, sans doute, par une diversification des activités, c'est-à-dire une ouverture plus large sur les secteurs économiques secondaire et tertiaire. Les possibilités de réorientation des tendances actuelles sont si

multiples qu'il est impossible, pour Tuxpan et Alamo (quand il ne s'agirait qu'eux deux) de faire le tri dans les informations porteuses de changement. Quel type de commerce fondé sur quelles productions sera celui de l'an 2 000, date repaire qui deviendra actualité dans huit ans? En reformulant la même question pour 2 050, de quel chiffre de population disposeront alors les deux municipes étudiés, quelle sera la répartition de leur densité et dans quel archipel de solidarités ou de guerre commerciale se situeront-ils?

Propos d'étape? Oui. Un survol de ce que l'on voit, croit reconnaître et suppose. Atteindre au plus profond est autre chose.

Mexico, février 1992

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'J. Arellano', with a large, stylized flourish on the left side.